

SÉLECTION NATURELLE

Un roman capitaliste

DU MÊME AUTEUR

PANGÉE, LA LUNE SUR LE TOIT, 2012

GÉNÉRATION H, LA LUNE SUR LE TOIT, 2013

ROMAN

ALEXANDRE GRONDEAU

SÉLECTION NATURELLE

Un roman capitaliste

LA LUNE SUR LE TOIT

© Alexandre Grondeau, 2013
© Éditions La Lune sur le Toit pour la présente édition
www.lalunesurletoit.com

ISBN: 978-2-9538834-2-8

« Les espèces qui survivent ne sont pas les espèces les plus fortes, ni les plus intelligentes, mais celles qui s'adaptent le mieux aux changements. »

(Charles Darwin, De l'origine des espèces par voie de sélection naturelle, ou la Préservation des races favorisées dans la lutte pour la vie)

Un

Lorsqu'ils décidèrent de ne pas s'arrêter devant le barrage policier, Yan, Laurent et Amed surent que leurs vies prenaient une tournure inconnue. En apercevant les agents qui leur demandaient de se mettre sur le bas-côté, ils n'eurent pas plus de quelques centièmes de seconde pour décider de se retrouver arrêtés avec plusieurs savonnettes de haschisch et près de deux cents grammes de cocaïne ou être poursuivis pour délit de fuite. Énoncé ainsi, le choix était simple. Ils n'allaient pas se priver de ce luxe.

— Accélère, ordonna Yan.

Les pneus de la Golf bleu nuit crissèrent légèrement sous la pression du pied d'Amed, surprenant les deux agents encore en train de montrer la direction que les trois jeunes ne prendraient pas. Après les avoir dépassés, le conducteur braqua le volant vers la droite et emprunta le premier virage les menant sur la Promenade des Anglais. La nuit était claire en ce mois d'août et l'heure tardive permit aux trois garçons de prendre rapidement un peu d'avance. Il n'y avait pas foule dans les rues, les noctambules étant encore occupés à s'enivrer et à se déhancher sur les dernières musiques à la mode. Le peu de monde sur la route ne serait pourtant pas d'un grand secours. Déjà, une sirène retentissait derrière eux.

— Tourne juste avant le feu, on dépose Laurent, commanda Yan.

— Mais... s'étonna Amed.

— Discute pas, on n'a pas le choix.

Le bolide bleu exécuta la manœuvre et quitta le bord de mer en s'engouffrant dans la petite rue Paolenni. Dans d'autres circonstances, on aurait pu prendre l'équipage de la voiture pour de jeunes Azuréens venus draguer quelques touristes étrangères dans la chaleur du Vieux Nice. Sourires ravageurs, les crânes tondu de près, barbes de trois jours parfaitement taillées, le teint hâlé, polos Ralph Lauren pour Amed et Laurent, chemise Tommy Hilfiger pour Yan, petits bermudas tenus par une fine ceinture en cuir et baskets américaines dernier cri aux pieds. Les enceintes de la voiture crachaient un morceau de hip-hop californien qui revendiquait une vie facile où l'argent et les belles nanas étaient dus à tous les dealers et les proxénètes du ghetto. Yan baissa soudain le son du lecteur CD qui faisait trembler les vitres de la Golf et attirait inévitablement l'attention des passantes. D'ordinaire, les trois jeunes hommes ne cherchaient pas à passer inaperçus, mais là désormais ils fuyaient. Au bout de cinquante mètres, Amed exécuta à nouveau les consignes de son ami et stoppa le véhicule à hauteur du parking de nuit ouvert qui accueillait des bus pleins d'Italiens venus dépenser leurs économies sur la Riviera. Yan fit passer à Laurent son sac à dos noir.

— Dégage, Laurent. Vite, vite ! aboya-il.

Le jeune homme fit claquer la portière derrière lui, emportant dans sa fuite plus de cent mille balles de drogue. Trois secondes plus tard, des sirènes hurlantes passèrent à quelques dizaines de mètres de la Golf.

— J'y crois pas, s'écria Amed, ils nous ont ratés !

Un grand rictus de satisfaction déformait son visage sous l'effet combiné de l'adrénaline et de quelques rails de poudre blanche sniffés plus tôt chez leur dealer.

— On les a bien mis à l'amende ! C'est trop fort ! Laurent s'est barré pour rien.

Le jeune Maghrébin n'en revenait pas du tour qu'ils venaient de jouer à la maréchaussée. Soulagé, il n'arrivait pourtant pas à se

décontracter. Les battements de son cœur résonnaient encore brutalement dans ses tempes et, malgré l'éloignement du danger, la drogue empêchait son excitation de redescendre, suspendant un sourire forcé sur les lèvres. Ses pupilles dilatées n'avaient d'égale que la crispation de ses mains sur le volant qu'elles ne voulaient pas lâcher malgré les ordres de son esprit. Amed était rassuré mais la conscience de son apaisement mental n'atteignait pas encore son corps. Pour ne rien arranger, Yan le ramena à la réalité.

— On n'a rien fait du tout, Amed, si ce n'est sauver les savons et la coke.

Assis sur le siège passager, se rongant les ongles avec nervosité, le jeune homme réfléchissait aux conséquences de leur fuite. La probabilité pour qu'un des deux agents ait relevé leur plaque d'immatriculation était forte. Elle pouvait expliquer leur réaction tardive et serait synonyme de perquisition dès le lendemain matin, c'est-à-dire dans moins de quatre heures, au domicile d'Amed. Bien sûr, la came était sauvée et il pourrait la dealer tranquillement dès que tout se serait tassé, mais en attendant des jours meilleurs il fallait néanmoins prévenir une éventuelle visite impromptue de la police, qui serait tout sauf courtoise pour les parents d'Amed.

— Qu'est-ce que tu racontes, Yan ? demanda le conducteur, inquiet des propos de son ami.

— Ils ont le numéro de ta plaque, expliqua Yan. Ils ont forcément eu le temps de le noter.

— Quoi ? T'es sûr ? demanda Amed, qui ne souriait plus du tout.

L'adrénaline était retombée d'un coup, chassée par une montée d'angoisse non moins puissante. Le jeune homme n'analysait pas son soudain revirement émotif, accentué fortement par les traits de végétale reniflés plus tôt, mais il comprenait très bien ce que la phrase de son ami signifiait. De gros ennuis à venir. Son père avait peu d'humour et se retrouver en pyjama devant tout un tas de policiers s'amusant à retourner l'ensemble des meubles familiaux risquait de refroidir considérablement les relations déjà tendues qu'il entretenait avec lui.

- Oui, Amed. Allez, redémarre.
- Mais où est-ce que tu veux aller ? On est morts s'ils ont le numéro de la plaque.
- On retourne au barrage, annonça son ami calmement.
- Mais que...
- Il n'y a que cela à faire. Et vite se mettre au point sur les bobards qu'on va leur raconter.

Amed resta silencieux. Si Yan pensait qu'il fallait se rendre, ils allaient le faire. C'était ainsi qu'ils fonctionnaient depuis déjà trois ans. La division du travail, en quelque sorte, entre des jeunes sans avenir. Yan pensait, Amed et Laurent le suivaient. Personne n'avait jamais eu à se plaindre de cette situation. Ils lui faisaient confiance. L'argent rentrait et ils s'éclataient vraiment ensemble. Bien sûr, parfois il y avait des désaccords, mais jamais de quoi remettre en cause la répartition des tâches entre les trois amis. Il remit le contact. La musique repartit. Il stoppa le morceau qui tournait. Les flics d'ici ne parlaient pas couramment anglais mais ce n'était pas non plus la peine de les provoquer avec des paroles encourageant la consommation de boissons alcoolisées, de coke et d'ecstasy. Pas sûr que les policiers aient un niveau linguistique suffisant pour tout comprendre, mais le titre *Gangsta's Paradise* répété régulièrement par le rappeur se passait de traduction.

Yan proposa rapidement un scénario plausible. Ils n'étaient que deux dans la voiture. Ils allaient partir à Cannes, finir la nuit dans un club à la mode, le Speeder, quand ils avaient aperçu le barrage. Ils avaient eu peur de se faire contrôler car Amed venait d'avoir son permis et ils avaient un peu bu. Il s'agissait juste d'un réflexe, d'un malheureux réflexe. Le père d'Amed le tuerait s'il était verbalisé seulement quelques semaines après avoir reçu le précieux papier rose. Les deux jeunes hommes feraient ensuite profil bas, pleureraient un peu et prieraient les agents de les excuser. Au pire, ils passeraient la nuit au cachot. Amed acquiesça de la tête. Comme souvent, son ami avait raison.

Deux minutes après cette mise au point, ils arrivèrent au niveau du barrage mais la situation était plus problématique que prévu. La rue désormais calme ne faisait plus aucune place aux agents de la police nationale.

— Où sont-ils passés ? siffla Amed.

Yan ne répondit pas. Tout se compliquait. Visiblement, la course-poursuite avait motivé ces imbéciles en uniforme, trop heureux de pouvoir briser la monotonie de leur fonction. La fuite des deux jeunes leur donnait l'occasion de jouer un peu les cow-boys. Avec leur gyrophare et leur moteur surpuissant, les policiers niçois ne s'étaient pas fait prier. Ils avaient dû se jeter à la poursuite de la Golf comme s'il s'était agi d'arrêter un nouveau Spagiari en cavale. Les policiers de la Côte d'Azur se prenaient souvent pour les rois du monde. Donnez du pouvoir, même minime, à un homme, il s'y brûlera certainement les ailes.

Il n'y avait donc rien d'autre à faire qu'attendre le retour des flics. Amed râlait car Yan lui avait interdit de fumer pour patienter. Il avait pourtant besoin de faire descendre la pression qui lui tenaillait le ventre. Les condés croiraient-ils leur histoire ?

— T'inquiète pas, ça va le faire, répétait en boucle Yan.

Quelques mètres plus bas, trois touristes américaines se dirigeaient vers la plage. Elles étaient faciles à repérer tant elles parlaient fort et étaient habillées de manière vulgaire. Yan avait souvent noté cette propension des touristes en provenance des États-Unis à toujours vouloir se mettre en évidence, comme si le fait de ne pas se faire remarquer pouvait être honteux. Continuant à rire à pleine voix, les trois jeunes femmes allèrent s'asseoir au bord de la mer.

— Pauvres petites garces riches qui ne pensent qu'à allumer les passants, pesta Yan.

Plus loin, on entendait le bruit des joueurs de djembé qui les feraient danser une partie de la nuit. Dès le coucher du soleil, les meilleurs percussionnistes de la ville se retrouvaient sur les galets de la Promenade des Anglais et animaient les soirées de ceux qui n'avaient pas forcément de quoi se payer un billet pour aller s'enfermer dans une salle où les odeurs de tabac concurrençaient les effluves de transpiration des danseurs. D'ordinaire, les deux jeunes seraient sortis de la voiture pour tenter de parler quelques mots d'anglais. Avec de la chance, elles cherchaient un flirt français

et un peu d'exotisme azuréen. Ils auraient fait les idiots pour leur soutirer un sourire et leur auraient offert de fumer un joint, peut-être de prendre un quart d'ecsta, histoire de se détendre et de se défoncer un peu. Les deux jeunes auraient ensuite proposé d'aller guetter le lever de soleil dans les collines niçoises. Elles auraient adoré, et plus si affinités. Malheureusement, leur nuit ne prenait pas ce chemin.

Au bout de dix minutes, un bruit tira Yan de sa rêverie. Dans le rétroviseur, une voiture banalisée s'avavançait enfin vers eux. Elle était suivie d'une 405 griffée bleu-blanc-rouge.

— Les voilà, Amed. Prépare-toi, mon frère.

Yan descendit doucement de la voiture, les mains en l'air. Mieux valait être prudent. Une bavure est vite arrivée à Nice, et ce d'autant plus quand vous êtes accompagné d'un Arabe. Une partie non négligeable des hommes en uniforme font, pendant leur temps libre, des piges dans les services d'ordre du Front national, le département protection sécurité, plus connu sous le nom de DPS. Les agents au repos s'amuse à encadrer les meetings de Le Pen et ne rechignent pas à se défouler sur de jeunes Maghrébins ou gauchistes qui rêvent d'un monde meilleur et vomissent les discours fascistes du borgne. Très régulièrement, il y a des débordements à la fin des manifestations et, peu de temps après leur dispersion, on peut voir des Safrane noires arpenter les rues de la ville pour retrouver et tabasser de jeunes immigrés égarés. Être jeune à Nice est une expérience assez spéciale. Il y a des réflexes à prendre rapidement. Être le plus conciliant possible avec les hommes en uniforme, si on veut éviter les coups, est le premier.

Amed avait effectué la même opération. Il était debout devant le capot de sa voiture, les mains bien éloignées du corps. Rapidement, les deux jeunes comprirent qu'ils n'avaient pas tiré le gros lot. Aussitôt après les avoir dévisagés, les policiers braquèrent sur eux leurs calibres rutilants qui devaient servir d'extension phallique les soirs d'impuissance.

— On a touché le jackpot ! s'exclama le plus âgé, qui semblait être le chef. Alors, petits cons, vous vous êtes bien amusés à nous faire courir...

— Nous sommes désolés, monsieur l'agent, nous avons paniqué, s'excusa Yan d'un ton penaud.

Le jeune homme se retrouva tout de suite plaqué à terre. Le genou d'un policier lui écrasait le crâne contre l'asphalte.

— Mais arrêtez ! Il n'a rien fait, c'est moi qui conduisais, cria Amed en entendant des bruits sourds de rangers qui s'abattaient sur le corps de son ami.

— Alors le mioche, t'es pas au bled, cet été ? questionna une voix sadique. Ben t'aurais dû ! Tu vas regretter de polluer nos soirées ! On va te donner envie de rentrer chez toi.

Amed ne broncha pas. Il savait qu'il n'y avait rien à répondre ni à faire. L'humiliation serait la meilleure issue. La pire serait de se retrouver à l'hôpital avec un œil crevé, comme c'était arrivé à un de leurs amis trois semaines auparavant. Il avait reçu un coup de matraque dans l'œil droit qui, sous la violence du coup, était sorti de son orbite. L'affaire avait dégénéré quand les hommes en uniforme avaient demandé combien il payait la femme qui l'accompagnait. L'ami en question venait de se marier et avait voulu répondre à ce manque de respect. Un simple « Voulez-vous vous excuser de votre grossièreté devant ma femme », jeté d'un ton révolté, avait autorisé les deux agents à salement le tabasser. Ils évacuaient probablement la frustration de ne pouvoir baiser que leurs épouses, entretenues aux chips et au Coca, ou celle de voir un Arabe avec une jolie blanche inaccessible. Souvent les mots font plus mal que les raclées. Pas cette fois, où leur ami avait perdu son œil. Avec un peu de chance les policiers récolteraient un blâme, mais rien n'était moins sûr car, dans cette histoire, leur ami était finalement accusé de rébellion face à un représentant de la loi, de l'ordre et de la justice.

« Le combat contre les condés est perdu d'avance », s'était-il répété.

Avec le temps, Amed avait appris à accepter les réflexions racistes sans broncher. Il savait que la haine de l'autre était un aveu de bêtise, et puis, ici, il n'avait pas le choix. Yan fut moins diplomate. Un flot d'insultes jaillit de sa bouche.

— Bande d'enculés de fachos, ça vous fait bander, espèces de bâtards...

La réponse ne se fit pas attendre. Il prit une grande claque dans la nuque qui lui fit se mordre la langue. Le sang gicla dans sa gorge et sortit de sa bouche. Un des agents le prit par les cheveux et le jeta, menotté, au fond de la voiture. Le plus dur venait probablement de passer. Du moins l'espérait-il.

Deux

Assis confortablement dans son siège Aeron, John savourait une grande tasse de thé. Son patron le faisait venir directement du Japon et aimait rappeler à ses clients que les feuilles de thé étaient roulées directement sous les aisselles de jeunes et belles autochtones puis conservées dans des étuis de bois précieux. Le procédé, rare, expliquait selon lui la saveur incomparable et justifiait le prix astronomique de la boisson asiatique. Cette histoire faisait toujours son effet auprès des nouveaux arrivants, au même titre d'ailleurs que la vue du bureau situé au dernier étage de l'immeuble haussmannien abritant le cabinet d'avocats international Wellbridge & Co. Associé numéro un du siège parisien, Philip Smet savourait d'avance le moment où il allait énumérer, depuis la fenêtre de son immense bureau, en face : le Grand Palais ; plus loin, la Seine ; un peu à droite, la tour Eiffel. Il savait d'expérience qu'un visiteur impressionné devenait toujours plus vite un client, et il fallait bien justifier son salaire annuel équivalant à celui d'un millier de smicards. La somme pouvait ébranler le citoyen lambda, elle représentait pourtant tout juste la valeur professionnelle acquise par le patron de John depuis vingt-cinq ans. Conseiller les plus grandes multinationales dans leur stratégie de fusions-acquisitions n'était pas donné à tout le monde. Intellectuellement, bien sûr, mais également physiquement et nerveusement. Ces deux critères étaient d'ailleurs prépondérants dans l'évolution professionnelle d'un avocat d'affaires internationales. Peter Edwards, le plus ancien des associés de Wellbridge, aimait le rappeler aux jeunes collaborateurs lors des séminaires annuels du cabinet sobrement nommé Wellbridge Annual Congress, qui n'étaient ni plus ni

moins que des grandes sauteries organisées où call-girls, grandes tables et bouteilles hors de prix récompensaient les associés les plus méritants de l'année et initiaient les collaborateurs comme John qui « tueraient » bientôt pour le devenir. Lors de leur première rencontre, Peter Edwards n'avait pas manqué de le rappeler au novice.

— Mon cher... John, avait commencé le vieil associé en lorgnant sur le badge présentant le nouveau collaborateur par son prénom, savez-vous que cette année nous allons perdre cinq associés monde et que nous allons en recruter sept ? murmura-t-il sur le ton de la confiance avec son accent britannique que vingt ans de vie new-yorkaise n'avaient jamais entamé.

Relevant la tête et fixant John du regard, il savourait d'avance l'effet qu'il allait donner à son propos. Troublé par cette première rencontre, le jeune collaborateur avait répondu non d'un mouvement de tête incertain. Satisfait, le vieil associé s'était empressé de continuer.

— C'est pourtant bien vrai et, comme c'est le cas depuis plusieurs années, quatre de ces sept nouvelles recrues prendront leur poste en Asie et au Moyen-Orient. C'est désormais là que se situe l'équilibre économique du monde. Les perspectives de développement sont immenses mais, étrangement, nos futurs associés ne souhaitent pas vraiment découvrir ces eldorados. Faut-il être aveugle pour ne pas comprendre que l'avenir du monde se situe désormais à l'Est !

Lorsque Peter Edwards commençait ce genre de litanie, il fallait le laisser aller au bout. De toute manière, aucun nouvel arrivant chez Wellbridge & Co n'aurait osé l'interrompre. Écouter religieusement les paroles du vieux sage du droit international des affaires était une sorte de bizutage impossible à éluder.

« Et puis qui sait, s'était dit John, peut-être que l'effet du vin de Bordeaux et des deux armagnacs lui ferait lâcher une information dont je pourrai me servir plus tard. »

Le jeune avocat était là pour apprendre et lorsqu'on débutait dans ce monde, mieux valait être à l'écoute des anciens. Le vieil Anglais reprit dans une éructation alcoolisée difficilement contenu :

— Je vous demande pardon. Ce vin était véritablement délicieux et j'en ai probablement abusé, avait-il avoué avec malice avant de reprendre : Oui, c'est à l'Est que se situe notre avenir ! Et nos prochaines recrues devront être encore mieux préparées à ce qui les attend. L'Asie et le Moyen-Orient sont des lieux où notre activité est extrêmement éprouvante. Bien plus qu'aux États-Unis ou dans notre vieille Europe ! Le physique est donc essentiel, John, croyez-moi. Non pas l'aspect physique, même s'il vaut toujours mieux être un minimum présentable, mais je parle de la forme physique. J'aime que mes collaborateurs fassent régulièrement du sport. Je le leur conseille vivement dès leur intégration à Wellbridge.

Peter Edwards avait marqué un silence. Il aimait visiblement s'écouter parler et profitait de sa position pour s'accorder régulièrement ce plaisir. Deux autres jeunes hommes avaient pris place dans les fauteuils à côté de John. Ils attendaient la suite de son discours. Les trois nouveaux collaborateurs semblaient sortir de *La Firme*, le film culte de Sydney Pollack. Les dents longues, le sourire assassin, ils ne croyaient qu'au nombre de zéros bientôt affichés sur leurs comptes en banque. Ils se damneraient pour une décimale de plus, l'équivalent dans leur imaginaire professionnel d'une étoile de général durement obtenue au Vietnam ou – plus facilement – en Irak. Les trois jeunes avocats plaisaient à Peter Edwards. Ils lui ressemblaient, trente ans auparavant. Il les avait choisis et ils lui devaient de l'écouter. Après tout, c'était un juste retour des choses et ils feraient de même plus tard.

— Le sport a des vertus indéniables pour notre profession. Cela détend nos collaborateurs et leur évite souvent d'abuser des amphétamines ou de la cocaïne. Attention, je ne critique pas ces substances interdites. Nous sommes des travailleurs de haut niveau et comme les meilleurs sportifs nous avons besoin de vitamines et de soins particuliers. C'est la raison pour laquelle je vous disais apprécier que mes collaborateurs pratiquent régulièrement un sport. Il leur permet de trouver un équilibre entre dopage sain et dopage... moins sain.

Peter Edwards avait ri de son mot. John lui avait rendu sa bonne humeur avec un sourire qui lui avait coûté cinq mille euros. Les dentistes de l'avenue Montaigne sont de plus en plus chers, mais un beau sourire est indispensable dans le monde des affaires. Le big boss avait continué son monologue, ne semblant prêter aucune attention aux dents blanches et parfaitement alignées de sa jeune recrue.

— Mais c'est nerveusement parlant que se fait vraiment la sélection. Avant qu'il ne devienne associé, je cherche toujours à connaître les véritables raisons de l'ambition d'un collaborateur. L'argent est la meilleure. Rien d'autre ne forge un excellent associé que ses besoins financiers. Une famille à nourrir, une ou deux maîtresses à entretenir et une passion des voitures sportives ou pour l'art contemporain sont d'excellents moteurs de carrière. Pour les assumer, il faut être fort et aisé. A contrario, au moment de choisir, j'évite, autant que faire se peut, de recruter un collaborateur cyclothymique, ne sachant pas maîtriser ses nerfs ou perdant régulièrement son sang-froid avec ses secrétaires. Ce genre de personne ne peut pas selon moi prétendre au poste d'associé. Je conseille d'ailleurs régulièrement à tous ceux qui souhaitent postuler de voir un psychologue ou de débiter une analyse...

Un nouveau rot l'avait obligé à reprendre son souffle. Il l'avait caché machinalement avec sa main gauche, la droite faisant tourner doucement son fond d'armagnac. Peter Edwards était un personnage de Wellbridge, un homme incontournable qui connaissait tous les rouages du cabinet et possédait par la même occasion une influence considérable sur la promotion des futurs associés.

John sourit à l'évocation de ce souvenir déjà vieux de dix ans. Il remua la cuillère en plastique dans son thé sombre d'avoir trop infusé. C'est ainsi qu'il aimait ce jus de plante parfumé à l'aisselle de geisha. La plupart des collaborateurs de WellBridge connaissaient la sollicitude de Peter Edwards, qui allait jusqu'à conseiller plusieurs de ses amis analystes dont les cabinets étaient voisins des siens à New York. En échange de ces nouveaux patients, les médecins informaient le vieil avocat du profil psychologique

des candidats au poste d'associé. Il s'agissait d'un examen d'entrée ne disant pas son nom et plus ou moins pratiqué dans tous les gros cabinets anglo-saxons. John n'avait lui-même pas encore eu à subir ce genre de test. Peut-être n'aurait-il pas à le faire. Il avait déjà ramené d'importants clients et espérait devenir rapidement un des associés monde du cabinet installé à Paris, alors que la majorité des associés débutants portaient faire leurs preuves et leurs armes en Amérique du Nord ou en Asie.

Réaliste, John savait que l'analyse du vieil associé était cohérente. La solidité physique et nerveuse n'était pas une qualité accessoire pour le métier d'avocat d'affaires internationales. Mais lors de cette première rencontre, Peter Edwards en avait sciemment oublié une : la fibre commerciale.

« Avant d'être des hommes de loi, nous sommes des hommes d'argent. »

Un coup de téléphone sortit John de sa rêverie cynique. Au bout du fil, sa secrétaire le prévint de l'arrivée d'une jeune femme.

- Comment présente-t-elle ? demanda-t-il.
- Très bien, monsieur.
- Merci, Monique. Faites-la venir.

C'était bon signe. John et sa secrétaire avaient mis au point un code très simple pour évaluer les futures stagiaires du cabinet. Trois niveaux d'évaluation étaient établis et correspondaient à trois types de réponses possibles : comme il faut, c'est correct et très bien. La dernière réponse était la plus prometteuse et le mit de bonne humeur. Ce petit jeu d'évaluation de la plastique de ses futures stagiaires l'amusait, même si véritablement il ne coïncidait pas à un critère de sélection déterminant pour le cabinet. Cela dit, entre deux apprenties avocates de même niveau, c'est-à-dire excellent, il prendrait la plus jolie. Tous les associés lui en sauraient gré en reluquant le joli petit cul d'une gamine de vingt ans.

S'apprêtant à recevoir la nouvelle stagiaire, il fit mine de ranger les dossiers qui s'accumulaient sur son bureau, pourtant agrandi deux fois grâce à des rallonges de fortune. L'ordre domestique n'était pas son fort et cela transpirait sur l'aspect extérieur de son

organisation professionnelle aussi désorganisée que son cerveau était doué pour classer, analyser, synthétiser les milliers de pages d'un dossier complexe.

Collaborateur chez Wellbridge depuis une dizaine d'années, John jouissait d'une certaine notoriété dans le cabinet. Il était un des espoirs de l'équipe, un de ceux qui pourraient bientôt prétendre rejoindre le board. Philip Smet lui faisait confiance et cette confiance se matérialisait autant par la teneur des dossiers qui lui étaient confiés que, de manière plus anecdotique, par l'utilisation de sa réserve de thé rare ou le repérage des jeunes talents.

Appliqué dans ses choix, John prenait toujours grand soin des futurs stagiaires du cabinet. Les meilleurs éléments étaient rares et chers. Il fallait les repérer très tôt. Comme lui l'avait été dix ans auparavant. Alors jeune provincial, il était monté à Paris pour suivre des études de droit et préparer son examen d'avocat. Il avait vite compris que les stages étaient le seul moyen de faire ses preuves dans un milieu où il ne bénéficiait pas des pistons habituels. John avait dû faire le siège de plusieurs associés du cabinet pour prouver sa motivation et ses capacités et, à force de persévérance, il avait intégré Wellbridge. Ses camarades d'étude, pour la plupart des fils de grand bourgeois parisiens qui se destinaient au droit pénal, s'étonnaient des aspirations de John. Eux rêvaient du concours d'éloquence de fin d'année qui leur apporterait le succès et probablement les plus belles affaires d'homicides, de viols ou d'escroquerie de la place de Paris. Ils recherchaient la célébrité là où John ne songeait qu'à très bien gagner sa vie et à faire mentir le déterminisme social qui le condamnait sur le papier. Fils d'un ouvrier et d'une vendeuse, il serait l'avocat des riches. Il ne défendrait pas la veuve ni l'orphelin mais celui qui paierait le plus. Il y avait réussi.

Trois

L'homme se tenait accroupi au sommet de la pointe des Trois-Communes. De là, on apercevait toutes les montagnes environnantes. Au loin, la Méditerranée se présentait comme un mur bleu infranchissable. Un vent léger soufflait la fin de la journée. Bientôt, il emmènerait son fils faire cette marche pour lui montrer le lieu où ses cendres devraient reposer. Jean souhaitait finir poussière et flotter dans l'air, frôler l'herbe grasse et se perdre entre les branches des pins. Il voulait que ses petits résidus de soi dévalent les pentes des montagnes puis des collines en suivant la vallée pour se jeter enfin dans la grande bleue.

« Est-ce que ce petit con comprendra ? », se demanda-il, soucieux.

Son fils venait d'être majeur. Ils ne vivaient plus ensemble depuis près de seize ans et leurs rapports étaient ceux qu'un adolescent difficile entretient avec un père absent et peu compréhensif. Parler de la mort avec son paternel lui paraîtrait peut-être incongru mais il ne pouvait y couper. Le temps pressait.

Jean se releva. Il reprit tranquillement sa route. Le sentier continuait plus loin vers un nouveau col. Un papillon zigzaguait entre deux arbres. Son vol incertain semblait incapable de résister au moindre coup de vent.

« L'histoire de ma vie », se dit le randonneur en souriant.

Il aimait toutes ces petites choses, ces subtils détails d'altitude qu'il avait appris à apprécier au fil du temps. Pour lui qui n'était pas

un artiste, la montagne était remplie d'inspirations et d'émotions impossibles à décrire mais toujours plus pénétrantes. La beauté des lieux répondait à ses pensées. L'horizon était devenu, au fil du temps, un ami appréciable. Silencieux et peu vénal, il était toujours là pour écouter ses histoires. Il se permettait même quelques conseils quand le ciel était clair. Il faut dire qu'ils commençaient à se comprendre tous les deux. Les collines d'ici, confidentes passives vers lesquelles il revenait chaque semaine, lui renvoyaient ses choix. L'homme, cassé mais serein, avait décidé de sa fin de vie. Seul mais fier. Seul mais libre. Il reprit sa route.

« La marche est probablement le sport le plus humain qui soit. Amusante mais traître, elle punit impitoyablement l'imprudent qui croit qu'un pas hâtif l'amènera plus vite au sommet. Charitable, elle est accessible à tous. Elle ne nécessite même pas de posséder un ballon rond ou ovale, des partenaires ou un équipement hors de prix. Elle est démocratique, voire républicaine », aimait répéter Jean à ses relations de comptoir.

Quelques années auparavant, lors de l'une de leurs rares sorties communes, il avait emmené son fils et un de ses amis faire une petite randonnée dans le Mercantour. Jean et les deux adolescents étaient partis tôt le matin pour rejoindre un des derniers villages de la région non relié à une quelconque route. Trois heures de marche étaient nécessaires pour rejoindre les étranges habitants résidant loin de toute modernité, perdus dans les collines de résineux. Les deux jeunes ne l'avaient pas cru quand il leur avait parlé de ce lieu sans autres liens avec la société de consommation que de tortueux sentiers. Ils ne pouvaient imaginer que des hommes vivent encore sans électricité. Jean espérait ainsi montrer à son fils que l'avenir n'était pas figé et que chacun pouvait être maître de son destin.

— Tout n'est pas écrit d'avance, répétait-il lorsque le jeune homme lui rapportait les mots de sa professeure principale lui conseillant de s'orienter vers des études techniques.

Son fils et son ami n'en étaient pas revenus quand, au bout de trois heures de marche et de sueur, ils aperçurent les toits des maisons à la sortie d'un virage. Jean avait senti la fierté dans les yeux de son

rejeton qui disaient en silence à ceux de son ami : « Tu vois, mon père ne mentait pas, il y a des fous qui vivent ici. » Le trio avait donc passé l'après midi à explorer les environs. Ils s'étaient amusés à se jeter dans le cours d'eau anorexique alimenté difficilement par les dernières neiges. Ils avaient guetté pour apercevoir derrière les fenêtres quels types de personnes pouvaient vivre ici. Puis, la position du soleil annonçant la fin de journée, Jean avait sifflé la fin des réjouissances. Au moment de partir, il avait conseillé aux adolescents de ne pas hâter le pas mais de monter lentement à leur rythme. Les deux jeunes lui avaient ri au nez et s'étaient enfuis en courant vers le sommet où le matin ils avaient garé la voiture. Il les avait retrouvés une demi-heure plus tard, au milieu de la montée, allongés par terre, essouffés et les tempes rougies par l'afflux de sang.

Les jambes paralysées par la succession des efforts trop rapidement répétés, ils ne pouvaient plus avancer. L'ami de son fils avait vomi. Ses membres étaient cotonneux et son estomac incapable de digérer le déjeuner absorbé goulûment quelques heures auparavant. Patiemment, le randonneur attendit que les battements de cœur des deux imbéciles redescendent. Ils étaient restés bloqués ainsi une bonne heure.

« Voilà comment la jeunesse apprend : en se trompant et pas en écoutant de beaux discours », se répéta Jean pour patienter.

Plus tard, son fils lui avait avoué qu'ils auraient dû l'écouter, tout en omettant d'expliquer à son père que, juste avant de démarrer leur ascension, lui et son ami s'étaient fumé deux gros joints préparés le matin même en prévision de la randonnée pédestre.

L'homme ne put retenir un sourire au souvenir de la tête désolée de son fils, incapable de mettre un pied devant l'autre et conscient de son imprudence. Aussitôt, une vague de mélancolie l'envahit. Cela serait dur de le quitter. Ils ne se connaissaient finalement pas, ou si peu. La vie les avait trop vite séparés. Il était pourtant trop tard pour revenir en arrière. Jean n'avait plus de temps à perdre pour se rapprocher de son fils. Tout juste pourrait-il lui annoncer son prochain suicide, ne sachant d'ailleurs pas très bien comment il lui expliquerait ce choix de décider de sa mort plutôt que de la subir.

« Dix-huit ans, c'est un peu jeune pour perdre un père qu'on ne connaît pas encore, ou si peu », pensa-t-il.

Après deux heures passées à contempler ce magnifique lieu de repos, Jean décida de rentrer. Il quitta le paysage grandiose de son prochain caveau naturel pour celui de son appartement où il retrouverait son quotidien urbain. L'anonymat du centre-ville lui allait à ravir, il l'avait choisi, mais, au moment de mourir, Jean ressentait le besoin de se confier. L'approche de la fin éveillait chez lui des pensées furtives mais profondes qu'il aurait aimé partager. Avec qui ? Le choix était difficile. Ses compagnons de bar étaient trop fats et trop vils pour se rebeller contre une dépendance et un destin liés à quelques histoires sombres et inintéressantes. La conscience embuée par l'alcool, ils auraient du mal à prendre au sérieux ses confidences, et encore plus à assembler des phrases désordonnées qui se voulaient un testament oral. À une dame, une maîtresse, une sœur ? Impossible, il ne fréquentait plus depuis longtemps que des femmes de joie assurant pour quelques billets à son corps et son esprit ce dont il avait besoin de plaisirs et de perversions. Son fils ? Hors de question de lui en dire trop. À quoi bon gâcher ce qui lui restait d'insouciance avec la lâcheté ou le courage, Jean hésitait encore, de son paternel ? Après mûre réflexion, il opta pour ses relations alcooliques qui auraient finalement le mérite de l'écouter pour peu qu'il remette sa tournée. Il sourit, heureux d'avoir trouvé une réponse et fait le plein de sérénité pour la semaine.

Quelques soixante kilomètres plus au sud, Jean se retrouva assis à mettre en œuvre une partie de sa bonne résolution : boire. Il espérait que les mots suivraient mais déjà les pensées poétiques et les aspirations romantiques engendrées par l'altitude se noyaient dans l'ivresse des liquides ingurgités sur la route. Décidément, il ne serait jamais un de ces hommes capables de décrire les beautés offertes à son regard ou les douces vérités soufflées par la nature. Convaincu de préférer l'action à la contemplation, Jean ne se rendait pas compte que les heures passées à rester assis derrière un comptoir étaient pathétiquement improductives. Il se sentait pourtant si bien Chez Claude, un des derniers bars de quartier à ne pas avoir succombé aux exigences du tourisme. Ici, l'atmosphère n'était pas feutrée, elle restait sombre ; la musique n'était pas d'ambiance,

elle constituait un fond sonore ordinaire ; la nourriture n'était pas légère et raffinée mais lourde et bon marché ; les gens n'étaient pas bronzés et ne sentaient pas la crème solaire, ils puait la sueur et le tabac. Jean aimait Claude et sa femme, Marinette, un couple de commerçants qui, au moment de la retraite et de la vente de la cave à vins qu'ils administraient depuis vingt ans, avaient préféré ouvrir un troquet plutôt que de se payer un repos bien mérité. Ils avaient donc racheté ce petit établissement sans ambition autre que d'en faire un lieu de vie où Claude pourrait éponger son alcoolisme sans faire de mal à personne et Marinette surveiller son homme tout en s'adonnant à sa passion pour la cuisine.

Rapidement le couple s'était lié d'amitié avec Jean, un homme « exquis et délicieux », selon Marinette, pour qui aime les conversations de bar policées et posées. Contrairement à la plupart des clients du bar, Jean élevait rarement la voix lors des débats qui enflammaient traditionnellement la population mâle : la politique locale ou nationale, le football, les touristes, l'identité niçoise. Jean se tenait toujours un peu à l'écart de ces conversations sans queue ni tête, où les rares arguments pertinents se perdent dans l'incohérence et l'excitation de personnages éthyliquement avancés. Jean avait l'alcoolisme doux et délicat, il n'aimait pas l'exaltation ni le lyrisme pathétique de certains piliers de bars qui noient leurs fautes dans l'ébriété ; c'était pour lui une question de standing. L'ivresse le faisait sourire béatement quand il était plein comme une barrique, ce qui était rare, mais la plupart du temps il restait calme, assis, à faire la conversation à Claude ou à lire son journal.

Le patron appréciait ce client fidèle qui payait toujours en temps et en heure. Il n'avait pas besoin de notes à rallonge et n'était pas non plus de ceux qui s'emportent vite après quelques whiskys de trop. Avec Jean, il n'y avait pas de scandale et à l'occasion il donnait un coup de main pour fermer le bar. Et puis Jean avait vu le monde, il savait parler et captiver son auditoire. Au fil du temps, les propriétaires du bar et Jean étaient devenus amis. La frontière séparant habituellement le patron de ses clients, le comptoir en bois, avait sauté et laissé place à une complicité que seuls deux hommes peuvent avoir entre eux. Jean serait triste au moment de quitter Claude et Marinette.

Il était près de dix-sept heures lorsqu'il entra Chez Claude. Il fut pris comme d'habitude par l'odeur caractéristique de la cuisine de Marinette, le système d'aération marchant par intermittence. Avait-il déjà fonctionné normalement ? Pas dans ses souvenirs, même lointains. Comme tous les vendredis, la cuisinière avait proposé un couscous de poisson, et comme toujours cela sentirait la marée jusqu'au lundi suivant.

— Mesdames, Claude, salua doucement Jean en repoussant derrière lui la porte d'entrée, heureux de laisser au dehors la vacuité d'un monde qu'il n'aimait plus et de pénétrer chez des gens simples et bienveillants.

— Jean, comment vas-tu ? lança Marinette en distribuant les cartes d'un jeu de bridge organisé avec des vieilles filles du quartier.

— Toujours bien quand je vous vois, mes chères dames, répondit gentiment Jean, jamais avare d'un compliment pour son hôtesse et ses amies.

Les joueuses de cartes pouffèrent doucement, trop heureuses qu'un homme les remarque enfin dans ce lieu où seules les formes des bouteilles brillent et attirent. On n'imagine pas le nombre de femmes de plus de soixante ans se retrouvant seules, espérant qu'un homme veuille bien faire attention à elles. Les rides n'effacent pas le désir ; le temps parfois l'attise. La libido ne part pas quand les seins tombent, les règles cessent ou les chaleurs montent à la tête. Mais un bar de quartier reste pourtant un lieu improbable pour séduire et trouver un partenaire de jeux polissons. Les habitués s'y cachent pour fuir leurs épouses, prétextant qu'il faut promener le chien ou qu'il manque du pain. Ils aspirent rarement à retrouver là celles qu'ils abandonnent dans le silence de leur appartement. Et puis, l'alcool n'aidant pas, la plupart des clients se seraient retrouvés incapables de satisfaire ces vieilles âmes exhalant sans honte un parfum bon marché.

Jean s'installa à sa place habituelle, au bout du comptoir ciré. Il se cala sur un des sièges surélevés et attrapa le quotidien local pour y chercher le fait divers qui ferait débat le soir. Claude déposa un verre devant lui, et une bouteille un peu plus loin. Jean huma ce rhum hors d'âge, doré et parfumé. Depuis un peu plus de dix ans, le jour où il avait appris qu'il n'y avait pas de cirrhose aux

Antilles, il s'était résolu à faire du rhum sa boisson principale. Il ne le regrettait pas. Il appréciait l'ivresse générée par ce liquide issu du sucre de canne alliant la puissance d'un alcool fort à l'exotisme d'un parfum caribéen. L'excitation naissait dès les premiers verres et l'enivrement « arhumatisé » correspondait tout à fait à son caractère. Voilà encore une chose que les gens ignorent trop, se jetant trop facilement sur la première source d'ivresse venue, souvent en fonction de critères économiques. Jean attribuait à chaque corps et à chaque esprit une concordance à un alcool particulier. Il n'aurait pu affirmer de manière définitive la véracité de ses observations mais son expérience de trente ans passés à fréquenter les bars du monde entier lui avait prouvé que certaines personnes qui ont le whisky triste pouvaient se révéler d'une rare gaieté dans l'ivresse du vin ou du rhum.

— Les nouvelles du jour sont-elles bonnes ? demanda Claude, qui connaissait déjà la réponse.

— Comme celles d'hier et de demain, répondit Jean en souriant, l'homme est un con et se tue à le démontrer chaque jour. Il est très fort pour cela, il faut bien l'avouer.

— Toi, tu es en forme, aujourd'hui, rit de bon cœur le patron du bar.

— Oui, j'ai pris l'air aujourd'hui, soupira Jean, j'ai fait le plein de nature. Je suis prêt à m'enfermer dans ton bar miteux une bonne semaine.

— Salaud, souffla Claude. L'aération marche beaucoup mieux depuis deux jours.

— Oui, probablement. Je n'avais pas remarqué, éluda Jean sans avouer que c'était cette atmosphère lourde, repoussant les touristes et les badauds, qui lui plaisait tant.

— Tu reviens d'où ? demanda Claude en remplissant un énième verre d'un liquide frais, blond et pétillant.

Juste en face de lui, un vieillard adossé au comptoir regardait les images muettes crachées par un vieux poste de télévision. Des automates désarticulés – se pouvait-il que ce soient des acteurs ? – souriaient et bougeaient leurs lèvres qui par bonheur n'émettaient aucun son. Le vieux attendait patiemment sa bière, s'amusant à imaginer les paroles de ces jeunes gens aphones.

— Dans l'arrière-pays, à la pointe des Trois-Communes, là où tu dois m'accompagner depuis des années, répondit Jean.

— Ah ! là là, tout de suite les choses qui fâchent, s'exclama Claude. Tu sais bien que je viendrais avec plaisir, mais je ne peux pas quitter le bar.

— Oui, oui, je sais, répondit Jean, ne cherchant pas à convaincre son ami, qui découvrirait bien assez tôt la beauté des lieux.

Il aurait pu lui expliquer qu'une journée loin de son rade lui aurait changé les idées et fait un bien fou, mais Jean n'était plus de ces gens qui cherchent à convaincre à tout prix. Il y a une éternité, oui, peut-être, mais il s'était épuisé à vouloir changer les gens. Un jour, sans qu'il se rappelle exactement pourquoi, il était devenu réaliste, pessimiste diraient certains, et depuis se contentait d'observer ses contemporains et son époque en buvant à la santé de leur inconséquence. Après tout, il allait mourir, alors il pouvait bien se permettre un brin de cynisme avant de partir.